

INTRODUCTION

Comme le veut la coutume, le colloque de la SFEJ a eu lieu hors de Paris en 2016 et pour la première fois à Lyon, ville qui présentait tous les atouts pour accueillir cet événement majeur des études japonaises. En effet, la capitale des Gaules possède depuis longtemps des liens forts avec le Japon. Juste après la naissance du cinéma sous l'impulsion des frères Lumière, dans les années 1890, une équipe de techniciens devait partir produire les premiers films sur le Japon, qui présentent désormais une valeur de témoignage sur un regard particulier porté sur la culture japonaise. Grâce au soutien de l'institut Lumière, nous avons eu le plaisir de les visionner ensemble. Par ailleurs, dès le XIX^e siècle, Lyon a développé une relation singulière avec la ville de Yokohama, avec laquelle elle se trouve toujours jumelée, à travers la sériciculture. Vers 1850, le commerce de la soie lyonnais, ruiné par une épidémie qui touchait les vers à soie, a ainsi pu rebondir grâce à l'importation, depuis le Japon, de nouvelles espèces de vers plus résistantes aux maladies. En échange, les Lyonnais ont exporté leurs filatures, comme celle de Tomioka, à propos de laquelle une magnifique exposition, sous l'égide du Consulat du Japon à Lyon, a été organisée par Iwashita Yōko, le temps du colloque. À l'heure où les premières relations techniques et industrielles entre Lyon et le Japon s'organisaient, le collectionneur et homme d'affaires Émile Guimet rapporta des trésors et se constitua une immense collection, qui allait alimenter le premier musée Guimet, inauguré à Lyon en 1879, puis reconstruit à l'identique à Paris dix ans plus tard. Aujourd'hui encore, la présence japonaise sur le plan artisanal et industriel reste importante : depuis les années 1960, Daikin, Toray ou Toshiba font partie de la centaine d'entreprises japonaises présentes dans la région. De par son rayonnement sur le plan culinaire, Lyon attire également des chefs japonais renommés, tel Takano Takao, couronné par le Guide Michelin en 2018. Enfin, concernant l'enseignement de la langue et de la civilisation japonaise, le département d'études japonaises de l'université Jean Moulin-Lyon 3, créé en 1981, est l'un des plus anciens de France. Il accueille des étudiants de cursus LEA ou LLCER depuis la licence jusqu'au doctorat. L'établissement a également tissé des partenariats avec 27 universités japonaises.

La place importante des échanges de nature culturelle et artistique entre Lyon et le Japon nous a invité à orienter ce colloque 2016 sur le thème de l'image, d'autant plus que nos recherches personnelles touchaient au marché de l'art ou à l'histoire du manga. Aussi, le colloque qui s'est tenu les 15, 16 et 17 décembre 2016 à

Lyon, affichait-il cet intitulé : « Autour de l'image : arts graphiques et culture visuelle au Japon ».

Malgré l'uniformisation de la production d'images, l'effacement progressif des particularités nationales en la matière et les regroupements internationaux dans le domaine de l'industrie visuelle, il est assez paradoxal que nos yeux puissent encore reconnaître au premier coup d'œil, presque automatiquement et souvent instantanément des compositions, mises en scènes, traits ou dessins comme typiquement « japonais ». Des livres pour enfants aux films expérimentaux, nous n'avons généralement pas besoin de connaître le nom de l'auteur ou son lieu de production pour discerner ce qui provient ou non du Japon. Au-delà du fait qu'il existe nécessairement des particularités nationales dans les mises en page, colorisations, compositions, etc., en somme dans la « mise en image » japonaise, rappelons que la France est l'un des pays dans le monde où ces images japonaises demeurent extrêmement présentes, à travers la large diffusion de mangas ou l'organisation de nombreuses expositions sur les arts japonais. Ainsi, aidés par cette profusion visuelle, nos yeux se sont sans doute habitués, par un long processus d'analogies successives, à distinguer ce qui est japonais, à la manière d'une base de données informatique dans laquelle la catégorie « Japon » rassemblerait un ensemble des documents classés selon différents critères empiriques. Loin d'être uniquement le fruit d'une expérience personnelle, cette capacité à distinguer et à apprécier les images provenant du Japon est également le fruit d'une construction sociale et historique, héritage d'une longue histoire d'attrance du monde (et de la France en particulier) pour les singularités graphiques du pays qui ont longtemps agi, et continuent d'agir, comme des miroirs réfléchissants sur nos propres traditions visuelles. Les manières de nommer ces objets les renvoient presque systématiquement à leur nationalité : on dit « manga », « anime », « ukiyo-e » « j-pop », etc., de sorte que ces images sont autant les incarnations de disciplines, de techniques ou de genres, que des objets nationalement identifiables, parfois étiquetés comme tels et commercialisés comme des invitations à la découverte du Japon et de sa culture.

Dans cette perspective, nous voulions vraiment envisager le thème de manière transversale, en considérant les contributions majeures de l'histoire de l'art, sans oublier d'autres approches issues des sciences humaines et sociales. Ainsi, le titre même du colloque signifiait-il plusieurs choses. Tout d'abord, « autour de l'image » insistait sur la pluralité des manières de traiter le sujet. On peut bien sûr privilégier la méthode frontale de l'analyse formelle, mais

également, considérer les images par la diagonale (« autour ») en partant des auteurs, des artistes, mais aussi du public. L'expression « arts graphiques » se réfère ici à l'ensemble des processus qui touchent à la conception visuelle et à la mise en scène des créations artistiques par différentes techniques : écriture, rouleaux illustrés, dessin, peinture, gravure et estampe, photographie, cinéma..., ces créations pouvant être utilisées à des fins artistiques, mais aussi industrielles ou commerciales (messages publicitaires, édition, affiches, revues, etc.). Quant à la « culture visuelle », expression empruntée aux *visual culture studies* anglo-saxonnes, elle renvoie au rapport complexe qui existe entre l'émetteur et le récepteur d'images, qui ne se limite pas à l'analyse des images/illustrations, mais touche également à la question de leur réception, de leur diffusion, des conditions de leur production, voire des significations politiques et sociales qu'elles contiennent. Autrement dit, ce thème incitait à embrasser l'ensemble des représentations visuelles et artistiques du Japon et à s'interroger sur leurs significations esthétiques, idéologiques ou médiatiques. Nous avons choisi sciemment de ne pas fixer de limites temporelles, dans le but d'accueillir une réflexion autant sur le Japon ancien que contemporain.

Au final, le colloque a offert un éclairage extrêmement précieux sur les avancées actuelles en la matière et permis un dialogue entre champs disciplinaires divers (histoire de l'art, sociologie de l'art, anthropologie, économie culturelle, politique des images, etc.), en stimulant la créativité de tous les chercheurs japonologues. À ce propos, nous voudrions souligner ici que, parmi le grand nombre de propositions que nous avons reçues, beaucoup ont répondu à l'appel à communication en envisageant leur sujet sous l'angle de l'image. La plupart des participants au colloque et donc des contributeurs de ce volume ont donc réfléchi, à partir de leur champ d'expertise, à l'image, et ce, qu'ils soient habitués à le faire ou non. Nous voudrions ici encore les remercier tous, ainsi que leurs présidents de panel qui ont largement contribué à la réussite du colloque et à l'établissement de cet ouvrage. À une époque où l'on parle de « toute puissance des images », où l'on regrette la désaffection de l'écrit (*katsuji-banare*), il apparaît en effet nécessaire de comprendre, décrypter et analyser les images, en dépassant les clivages disciplinaires (histoire de l'art contre sociologie), théoriques (image manipulatrice contre bricolage du public) afin de proposer un éclairage objectif et scientifique sur cet objet. Cet éclairage a notamment été rendu possible par la présence de collègues du monde entier : du Japon bien entendu, mais aussi du Canada ou des

États-Unis, démontrant ainsi que les études japonaises ont une dimension internationale et qu'elles sont souvent le fruit de travaux collectifs qui traversent les frontières. Saluons enfin la présence du public, venu en nombre, qui s'est rendu à l'événement, et qui a rempli en permanence les trois salles réquisitionnées pour l'occasion.

Certains participants du colloque seront peut-être surpris de constater que le sommaire de ce (gros) volume de Japon pluriel ne suit pas exactement l'organisation en panels qui avait été mise en place lors du colloque. Dans l'optique de mettre en valeur la transversalité des études, nous avons en effet effectué des regroupements afin de reconstituer des groupes de textes en fonctions de problématiques communes à leurs auteurs, même si les périodes, objets d'étude ou disciplines diffèrent. Il en résulte la structure suivante.

La première partie de ce volume intitulée « Images peintes : muséographie, patrimoine et collections » aborde les questions de la mobilité des images, sur leur identité nationale et sur les enjeux de conservation et d'exposition d'œuvres d'art (dans les musées), mais aussi sur les patrimoines privés (collections, trousseaux de mariages). On interroge ici la valeur (artistique et marchande) d'images du point de vue artistes eux-mêmes, des collectionneurs ou amateurs. La deuxième partie, intitulée : « Images gravées, imprimées, développées : à l'ère de la reproductibilité technique » regroupent des textes qui ont pour point commun de considérer les images à partir de la reproductibilité de leur support. Contrairement aux objets traités dans la première partie, on s'intéresse ici à des œuvres qui ne se caractérisent pas par leur unicité, mais par leur possibilité de se démultiplier (photographies et estampes notamment), permettant ainsi leur plus grande diffusion. Les troisième et quatrième parties, dont les titres sont respectivement : « Images rituelles : icônes et représentations de la religion » et « Transmission de l'image : échanges et enseignement » ont le point commun, dans des domaines très différents de souligner le potentiel circulatoire des images, que ce soit dans les domaines religieux, artistiques ou industriels. La partie suivante, consacrée aux images médiatisées par les écrans touche à des objets hétérogènes (*anime*, cinéma, séries, jeux vidéo) dont le format et l'espace de diffusion sont mis en avant par les contributeurs, de sorte que le contenu soit intrinsèquement tributaire du contenant. On a tendance à oublier que les images sont souvent liées à des mots, que ce soit dans leur composition (bulle de bande dessinée, dialogue de film, etc.), dans le discours critique qui s'y rapporte, voire même à l'inverse, quand des écrivains créent des images avec des mots. C'est tout le

programme de la partie six. L'un des rôles majeurs de l'image est également de représenter le territoire, que ce soit le monde dans sa globalité ou un quartier, et ce, par l'intermédiaire de cartes ou de photographies réinterprétant des paysages (partie sept : « Cartographier l'espace dans une perspective macro/micro : du monde à la ville »). L'image peut d'ailleurs être utilisée, comme le montre la partie suivante, pour « valoriser le territoire par l'image » (partie huit) et ainsi donner une valeur à une aire géographique, ou pour faire la promotion de ses qualités. La partie numéro neuf intitulée « Représentations du corps féminin dans les arts du spectacle » regroupe des contributions traitant du rôle ambigu de l'esthétique du corps des femmes dans la musique contemporaine japonaise et dans le striptease.

Les trois dernières parties ne suivent pas la thématique générale du colloque mais abordent des sujets précieux dans le paysage des études japonaises. Ainsi, la partie dix (« Politique et société civile : genre, jeunesse, engagement ») invite le lecteur à se pencher sur des problématiques d'actualité au Japon (place des femmes, inégalités sociales, engagement politique) quand la suivante (partie onze : « Gestion et ressources humaines dans le Japon contemporain ») traite des changements récents dans diverses industries et dans le monde de la gestion. Enfin, le dernier groupe de textes, intitulé « Questions historiques relatives aux relations internationales et à l'altérité », permet aux collègues historiens de décentrer l'étude du Japon en abordant différents sujets liés à « l'autre ».

Nous sommes heureux de vous proposer ce douzième volume de Japon pluriel, d'autant plus que nous croyons sincèrement que les textes présentés deviendront des références bibliographiques pour de nombreux chercheurs, qu'ils soient issus des études japonaises ou d'une autre discipline.

À Lyon, le 15 octobre 2018
Julien Bouvard et Cléa Patin

Japarchi au colloque de la SFEJ

Japarchi, réseau scientifique thématique soutenu par le ministère de la Culture, a été fondé en 2006 et fédère aujourd'hui plus de cent chercheurs français et japonais qui poursuivent des travaux dans les domaines de l'architecture, de la ville et du paysage au Japon.

Dans le cadre de son 12^e colloque, la SFEJ a bien voulu accueillir notre appel à communication intitulé « Représentation de l'espace dans le Japon contemporain : images et cultures visuelles » avec l'objectif d'organiser une session spécialisée, accompagnée d'une exposition photographique sur la thématique « Images de la ville dans le Japon contemporain ». Que les personnes qui ont organisé ce colloque, Julien Bouvard et Cléa Patin, en soient remerciées.

Plusieurs propositions ont été orientées vers d'autres sessions plus appropriées, et deux communications ont été présentées sous la bannière « architecture et espace », toutes deux en relation avec la médiatisation du patrimoine, domaine dans lequel, dans nos sociétés contemporaines, le rôle des images se révèle prééminent.

On peut dire que l'image est la seconde nature de l'architecture qui conjointement s'élabore et se manifeste dans sa matérialité construite et par des ensembles d'images. Lors de la conception d'un projet, entre images mentales et images graphiques, les allers-retours sont incessants. L'imaginaire de l'architecte travaille à partir de références visuelles mémorisées ou puisées à diverses sources, résultant de son histoire et de ses savoirs en lien avec le contexte social et culturel dans lequel il ou elle évolue. L'architecture génère donc des corpus d'images qui participent autant de ses savoirs disciplinaires que de ses strates symboliques. Ces ensembles donnent également matière à des inventaires à usages documentaires, prospectifs ou de simulations, et leur rôle est capital pour toutes les questions concernant le patrimoine.

Sylvie Brosseau, coresponsable du réseau Japarchi